

Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin
de Henri Mendras, Arles, Éditions Actes Sud, 1995, 335 p.

Florent Loiseau

Number 28, Fall 1995

Autodétermination dans les sociétés plurinationales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040012ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040012ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loiseau, F. (1995). Review of [*Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin* de Henri Mendras, Arles, Éditions Actes Sud, 1995, 335 p.] *Politique et Sociétés*, (28), 151–152. <https://doi.org/10.7202/040012ar>

Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin.
de Henri Mendras, Arles, Éditions Actes Sud, 1995, 335 p.

On aurait tort de se laisser abuser par l'aspect un peu nonchalant de la biographie de celui qui est présenté comme un « tocquevillien ironique ». Publié chez un éditeur spécialisé dans la littérature mais qui se consacre aussi à des essais scientifiques, l'ouvrage s'ouvre sur une citation de Cicéron qui déplorait que les jeunes se rient des préceptes de leurs aînés. Le « vieux mandarin », enseignant la sociologie à l'Institut d'Études Politiques de Paris et chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique, grand spécialiste de la sociologie rurale qui a annoncé *La Fin des paysans*, propose au lecteur de partager son expérience, ce qui présente le double intérêt d'une peinture de la sociologie française de l'après-guerre à nos jours troublée par le bouleversement de 1968 et d'un démontage des logiques à l'œuvre dans l'univers des sciences humaines et sociales.

Mais avant de revenir sur ces deux points, une interrogation méthodologique doit être posée. La présentation du livre, due à deux disciples du maître qui semblent avoir retenu de lui tout l'esprit critique propre à la sociologie, en fait une œuvre à six mains et à plusieurs voix. En effet, ils ont rencontré, pour aider Mendras à l'exercice du souvenir, différentes figures emblématiques des sciences sociales. Curieusement, le résultat apparaît comme un solo et la polyphonie annoncée (là où l'on pouvait redouter une cacophonie) est inaudible. La voix du ténor semblant renforcée par le silence du chœur, le public, invité à bien l'entendre sur l'air de la subjectivité, voire du parti pris, ne peut que se demander quelle est la part respective des différents co-auteurs.

Le lecteur se trouve donc en présence d'un témoignage qui, par la qualité de son auteur, capable par hypothèse d'une sociologie de sa pratique, s'apparente à une sociologie de la naissance et de l'institutionnalisation d'une discipline savante. La première partie présente donc une histoire des grands hommes. On y voit, non sans quelque étonnement, comment la première génération des « vieux maîtres » (Georges Gurvitch, Georges Friedmann, Gabriel Le Bras, Jean Stoetzel, Raymond Aron) a balisé tout un champ du savoir avant d'en léguer les parcelles à de jeunes loups rentrant pour la plupart du voyage initiatique aux États-Unis dans les années 1950-1960 (Michel Crozier, Alain Touraine, Bourricaud, Mendras lui-même, mais aussi Jean-Daniel

Reynaud ou Edgar Morin). L'auteur insiste sur les mécanismes de clientélisme qui régissent les rapports entre un professeur reconnu et ses étudiants avancés, mettant ainsi au jour une réalité qui est souvent occultée au nom d'une méritocratie dont les mécanismes sont plus complexes et plus déterminés socialement qu'on pourrait le croire. Disons-le, c'est là un intérêt majeur du livre que de révéler à un public élargi les « secrets de la tribu » des sociologues, mais plus généralement certains aspects de la vie universitaire qui ne sont pas connus des profanes.

De la même manière, on apprend comment l'institutionnalisation d'une discipline universitaire passe par des négociations entre quelques personnages influents qui savent saisir les occasions d'obtenir un contrat de recherche, un logement pour leur laboratoire, un poste d'enseignant. On saisit comment ces préoccupations qui peuvent paraître égoïstes ou triviales recouvrent des enjeux extrêmement importants pour la recherche.

Toute médaille ayant son revers, ce qui est concédé à la facilité de lecture nuit quelque peu à la rigueur du propos. Ainsi, Mendras explique au début qu'il hésite entre la carrière de conseiller du prince et celle de médecin du peuple. Il semble avoir choisi la seconde et affirme y avoir connu l'échec. Une lecture attentive montre qu'en réalité il tenta, plus tard dans sa vie, de conseiller sinon un prince, du moins quelques ministres, là aussi avec un succès relatif. Mais l'alternative posée au début n'est pas réfutée alors qu'il semble bien que conseiller le prince ne soit qu'un moyen de soigner le peuple.

Au total, outre les faits historiques qui sont exposés, on trouve dans cet ouvrage des amorces de questions fondamentales sur la politique scientifique: selon quels modes d'auto-organisation fonctionne le monde des chercheurs, comment ceux-ci s'adaptent à la demande sociale, aux exigences administratives, comment le jugement scientifique des pairs intègre des composantes souvent vues comme non-scientifiques (soucis de carrière, rancœurs personnelles, respects des conventions sociales propres au milieu scientifique). Un ouvrage stimulant à la frontière entre le simple témoignage et le travail scientifique.

Florent Loiseau

Centre de Recherches Politiques de la Sorbonne, Paris